

Université de Nantes

L'utilitarisme de John Stuart MILL, un altruisme tourné vers l'avenir.

(L'utilitarisme de John Stuart MILL, 1861)

Présentation par Ydris BENMANSOUR
dans le cadre du séminaire de philosophie morale et politique
sous la direction de M. Patrick LANG.

Licence de philosophie, 2^e année.

Année 2013-2014

Table des matières

Introduction.....	3
Chapitre I – Considérations générales.....	4
1) Enjeux épistémologiques.....	4
2) Pour une réconciliation morale.....	5
Chapitre II – Ce que c’est que l’utilitarisme.....	6
I – L’utilitarisme condamne-t-il le plaisir ?.....	6
II- La conception utilitariste de la vie humaine est-elle basse, vile et égoïste ?.....	6
1) Introduction qualitative.....	6
2) Une hiérarchisation des plaisirs.....	7
3) Satisfaction et bonheur.....	8
III – Le bonheur est-il impossible ?.....	9
1) Animation et repos.....	9
2) Un appel au militantisme.....	10
IV – L’utilitarisme n’exclut-il pas le sacrifice de soi-même ?.....	10
V – L’idéal utilitariste est-il trop élevé pour l’humanité ?.....	11
VI – Les utilitaristes jugent-ils froidement les actes sans s’intéresser à l’agent ?.....	12
VII – L’utilitarisme est-il une morale sans Dieu ?.....	13
VIII – L’intérêt, l’utile et l’expédient, une place à l’exception.....	13
IX – Pouvons-nous calculer, avant d’agir, les effets sur le bonheur général ?.....	14
X – L’utilitarisme n’engendre-t-il pas une argumentation interne malhonnête ?.....	14
Conclusion.....	15
Bibliographie.....	16

Introduction

John Stuart MILL est un philosophe illustre, le dernier pouvant être qualifié d'universel. Né en 1806, il est le fils aîné du philosophe James MILL, ami proche de Jeremy BENTHAM. Ces derniers prendront en main l'éducation du petit John de façon stricte et rigoureuse, il n'ira ni à l'école, ni à l'université. Il apprend le grec à trois ans, le latin à huit ans et, à treize ans, il maîtrise déjà le calcul d'intégrales. Suite à ce surmenage et aux désaccords de plus en plus nombreux avec son père, John Stuart traverse une forte crise morale. Ayant été fortement influencé par le romantisme fleurissant de son époque, il ne comprend pas l'hostilité de l'utilitarisme scientiste de son père et de BENTHAM, envers les sentiments. S'y sentant trop à l'étroit, il commencera à réellement assumer sa propre pensée utilitariste en offrant une place aux sentiments et à la sensibilité.

C'est en 1830 qu'il rencontre l'amour de sa vie, Harriet TAYLOR, qui aura une grande influence sur lui au point même qu'il en viendra à affirmer qu'il n'est pas le seul auteur de toutes ses œuvres mais qu'elle l'est tout autant que lui. Harriet était mariée à cette époque, il ne l'épousera qu'en 1851, lorsqu'elle sera devenue veuve. Elle décédera à Avignon en 1858, succombant à une hémorragie pulmonaire suite à un voyage effectué l'hiver. C'est trois ans après cet événement que John Stuart MILL publiera en 1861 *L'utilitarisme*, dans lequel il fonde sa propre doctrine et par conséquent marque une réelle coupure avec celle de son père et de BENTHAM. MILL introduit dans le calcul des plaisirs une dimension qualitative signifiante, étant donné que BENTHAM mettait tous les plaisirs au même niveau qualitatif. Il insistera aussi beaucoup sur le développement interne de l'individu, tout en reprochant à BENTHAM de ne pas l'avoir assez fait, d'abord par l'éducation puis par une auto-éducation. Cet aspect est pour MILL à la source de tout bon ordre social. Il n'est pas inutile de rappeler qu'en cette période, la morale déontologique kantienne avait une grande influence. MILL tente d'unifier les différentes écoles morales autour du principe de l'utilité.

Chapitre I – Considérations générales

1) *Enjeux épistémologiques*

MILL commence par nous dire que parmi les sujets les plus importants, celui de la morale est celui dans lequel la connaissance a réalisé le moins de progrès. On retrouve encore aujourd'hui les mêmes discussions qui avaient déjà lieu entre SOCRATE et PROTAGORAS. SOCRATE est présenté, dans le dialogue *Protagoras*, comme un partisan de la thèse utilitariste et ainsi, nous pouvons observer comment, dès les premières lignes de son ouvrage, MILL affirme subtilement ses différences avec BENTHAM, qui méprisait les anciens, et dont les paroles à leur égard affligeaient MILL.

Cependant ce n'est pas parce que nous trouvons tant de désaccords que la morale doit nous inspirer peu de confiance, car nous trouvons les mêmes désaccords parmi les sciences. Ces désaccords proviennent du fait qu'en réalité, les vérités admises ne sont pas déduites des principes mais sont le résultat d'une analyse métaphysique. Le terme métaphysique était compris à cette époque comme la recherche de principes généraux d'une science, sans que cette recherche puisse pour autant accéder aux choses en elles-mêmes¹. Donc l'évidence de ces vérités admises ne provient pas des premiers principes mais de l'expérience. La théorie, unifiant vérités admises et principes, se fait après.

La science traite de ce qui est, alors que la morale traite de ce qui doit être. Donc si, en science, les faits arrivent avant la théorie générale, en morale c'est l'inverse. Les règles d'une action dépendent de la fin que l'on vise, c'est-à-dire le bien et non le mal, alors il est d'abord nécessaire d'élaborer une théorie, un critérium du bien et du mal comme le dit MILL, avant d'arriver aux vérités admises, c'est-à-dire au droit et à la législation.

1 John Stuart MILL, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 38, note de Georges TANESSE p. 161.

2) Pour une réconciliation morale

Ainsi, les principes de la morale sont les fins qu'elle vise. Mais cette dernière, pour se poser en tant que morale, doit justifier ses fins, c'est-à-dire énoncer ce qu'elle appelle le bien. MILL va rapidement présenter et critiquer une certaine école intuitionniste, sans faire plus de distinctions entre HUME et KANT. Dans ce but, il la place en face de l'école qu'il appelle inductive. Ces deux écoles sont en accord pour dire qu'on ne voit pas empiriquement, dans les cas particuliers, ce qui est bien et ce qui est mal, et qu'il faut passer par des lois générales abstraites. Pour les deux écoles, le jugement moral est une tentative d'application de ces lois à des cas particuliers. Elles sont aussi d'accord pour dire que la morale doit être déduite de principes, et donc qu'il y a une science de la moralité. Seulement, elles divergent lorsqu'il s'agit de justifier ces principes et de poser leurs origines. Pour l'école intuitionniste, les principes de la morale sont évidents *a priori* alors que, pour l'école inductive, le bien et le mal sont comme le vrai et le faux, ils sont affaires d'observation et d'expérience. Nous l'aurons compris, MILL est du côté de l'école inductive. Il développe davantage sa critique sur les écoles intuitionnistes en montrant qu'elles sont soit légères en théorie, soit inapplicables dans la pratique, et qu'en plus, elles empruntent des arguments utilitaristes pour justifier leurs positions et du même coup admettent implicitement le principe d'utilité qu'elles méprisent. L'impératif catégorique de KANT est qualifié lui aussi d'inapplicable, de non convaincant et de ridicule car il peut permettre les actions les plus condamnables moralement.

MILL va tenter de prouver la validité de la doctrine utilitariste. Il n'entend pas la prouver au sens commun du terme mais plutôt offrir à l'intelligence ce qui lui permettra de consentir ou de refuser la doctrine utilitariste, ce qui pour lui équivaut, en un sens plus large, à prouver. Il nous explique qu'il y a confusion et méprise au sujet de cette doctrine. MILL annonce que ce qu'il fera dans un premier temps sera d'écarter les mauvaises interprétations et réfuter les objections les plus grossières, afin de montrer ce que sa doctrine est et ce qu'elle n'est pas. Une fois de plus, MILL fait ce que BENTHAM n'a pas fait car ce dernier ne se préoccupait pas des objections qu'on formulait sur sa doctrine.

Chapitre II – Ce que c’est que l’utilitarisme

Découpage inspiré et retravaillé de Georges TANESSE

I – L’utilitarisme condamne-t-il le plaisir ?

Certains prétendent que l’utilitarisme condamne le plaisir car ils opposent utilité et plaisir. Mais cette objection est l’une des plus grossières et témoigne d’une grande ignorance de la doctrine utilitariste. Elle est d’autant plus absurde que d’autres critiques reprochent aux utilitaristes de tout ramener au plaisir. L’utile n’est pas ce qui est opposé au plaisir mais il est le plaisir lui-même et l’absence de douleur, ce qu’ÉPICURE appelait tout simplement plaisir. Par conséquent, ces objecteurs-là ne connaissent de l’utilitarisme que le mot et le son que sa lecture produit. Ils l’emploient comme étant le rejet du plaisir dans toutes ses formes, ce qui est idiot. Au contraire, l’utilitarisme soutient que la seule chose qui est désirable est le bonheur, le plaisir et l’absence de douleur, alors que ce que l’on doit éviter est le malheur, autrement dit la douleur et la privation de plaisir. Nous pouvons remarquer que pour l’instant, nous tombons dans une dualité épicurienne. La privation de plaisir c’est de la douleur et l’absence de douleur c’est du plaisir, sinon ils ne seraient pas respectivement appelés malheur et bonheur. Nous le comprenons maintenant, il va donc s’agir pour un utilitariste d’éclaircir ce qu’il appelle plaisir et absence de douleur.

II- La conception utilitariste de la vie humaine est-elle basse, vile et égoïste ?

1) Introduction qualitative

Mais si l’homme doit être à la recherche de l’utile, l’utile étant le plaisir, cette conception de la vie humaine n’est-elle pas basse, vile et égoïste ? Ceux qui prétendent que la conception utilitariste est de ce genre sont ceux qui éprouvent une profonde répugnance pour les plaisirs humains. On disait déjà que la doctrine

épicurienne était une doctrine qui ne convenait qu'aux porcs et qu'ainsi elle dégradait l'homme. Les épicuriens répondaient à cela que ce n'était pas eux qui avaient une conception dégradante de la nature humaine mais bien leurs objecteurs qui ne voyaient pas la différence entre les plaisirs d'un porc et ceux d'un homme. Sur ce point, MILL se range du côté épicurien. En revanche, il reproche aux épicuriens de ne pas distinguer, malgré cette réfutation qui est la leur, les plaisirs qui proviennent des sentiments moraux, de l'intelligence, de la sensibilité, de l'imagination, des plaisirs qui ne proviennent que de la pure sensation. Souvenons-nous de ce que disait déjà ARISTOTE dans le livre IV de son *Éthique à Nicomaque* sur la tempérance. Cette dernière mettait en jeu les plaisirs, mais non pas n'importe lesquels. Aristote différenciait d'abord les plaisirs corporels et les plaisirs de l'âme. Ceux qui étaient mis en jeu avec la tempérance n'étaient que les plaisirs du corps mais non pas tous. Ceux de la sensibilité, comme le plaisir tiré d'un arôme fin ou d'une belle association de couleurs, ne sont pas concernés. Le sont ceux du toucher, notamment le plaisir sexuel, et ceux du goût. ARISTOTE qualifiait ces plaisirs de bestiaux car nous les partageons avec les animaux². MILL reprend donc cette différence entre sensation pure et sensibilité et va instaurer une dimension qualitative dans le calcul des plaisirs. Il s'écarte de la philosophie de BENTHAM et nous pouvons penser que c'est encore subtilement qu'il critique BENTHAM en critiquant les épicuriens.

2) Une hiérarchisation des plaisirs

MILL nous dit que, pour les utilitaristes en général, les plaisirs de l'esprit l'emportent sur ceux du corps parce qu'ils sont plus stables, plus sûrs et moins coûteux. Il y a donc des plaisirs qui sont plus désirables que d'autres et ceci non parce qu'ils le sont en eux-mêmes, mais pour des raisons extrinsèques à eux. Pour MILL, il n'en va pas de même car il y a une différence qualitative entre les plaisirs. Cette introduction qualitative dans le calcul des plaisirs est un point fondamental de la doctrine utilitariste de MILL. Pour distinguer un plaisir qualitativement supérieur à un autre, il faut se référer à tous ceux qui ont eu l'expérience des deux qualités de plaisirs, par introspection, par habitude, par prise de conscience, et qui préfèrent avoir ce plaisir supérieur à l'autre inférieur malgré le fait qu'il soit accompagné d'une plus grande somme d'insatisfactions. L'introduction de la dimension qualitative est donc une subtilité

2 ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, 1117 b 20 – 1118 a 15

sérieuse à prendre en compte dans le calcul des plaisirs, la raison de la supériorité des plaisirs par rapport à d'autres n'est plus seulement extrinsèque mais intrinsèque. Très peu d'hommes accepteraient de changer leur existence humaine en une existence de bête et ceci même en échange d'une plus large ration de plaisirs bestiaux. Pour MILL, ceci est un fait évident et il ne s'attarde pas trop sur des exemples. L'homme savant n'envie pas la vie de l'ignorant bien que ce dernier soit pleinement satisfait de lui-même et que le fait d'être pourvu de facultés supérieures demande plus pour pouvoir être heureux et expose davantage à la souffrance. Quant à la raison d'une telle préférence, il s'agit pour MILL d'un sens de la dignité que tous les humains ont en commun et qui apporte une contribution essentielle au bonheur. Il y a là une opposition avec KANT qui affirmait, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, que le savant enviait l'ignorant parce que ce dernier était plus heureux.

3) Satisfaction et bonheur

Cette analyse amène finalement MILL à distinguer la satisfaction du bonheur. L'ignorant ne connaît pas le bonheur et ne l'a même pas en vue, c'est pour cela qu'il est simplement satisfait. Le savant en revanche, même si son bonheur est imparfait, a en vue le bonheur parfait et peut tout à fait supporter l'imperfection de son bonheur, grâce aux plaisirs qu'il tire de ses facultés supérieures. À ceci nous pouvons objecter que certains hommes abandonnent pourtant des plaisirs supérieurs pour des plaisirs inférieurs. Mais ceci est en fait dû soit à un choix par facilité et par faiblesse de volonté, soit à un manque de temps et d'occasions de satisfaire les plaisirs supérieurs. Dans tous les cas, ce n'est nullement parce qu'il y a préférence des plaisirs inférieurs.

Cependant, il n'est pas inutile de rappeler que ce n'est pas le bonheur de l'agent qui compte vraiment mais plutôt la somme de bonheur totalisé, autrement dit, le bonheur général plutôt que le bonheur personnel. Cultiver le bonheur général ne se simplifie pas à ce que chacun cultive son bonheur personnel. Ainsi, l'utilitarisme aspire à une existence aussi exempte de douleur qu'il se peut, aussi pleine de jouissances qu'il se peut aussi, et ceci du double point de vue de la qualité et de la quantité, pour le plus grand nombre. La morale utilitariste est donc l'ensemble des règles et préceptes permettant, par leur application, d'assurer dans la plus large mesure possible cette existence. MILL utilise cette formulation : « à tous les hommes, et point seulement à eux,

mais [...] à tous les êtres sentants de la création. »³ Nous pourrions penser que MILL insistait là-dessus pour que nous ne comprenions pas par « hommes » uniquement le sens masculin du terme mais aussi le sens féminin étant donné qu'il a toujours été un militant de la cause féminine. Ou encore nous pourrions penser qu'il voulait que sa doctrine s'applique à la question de l'esclavage, qui était d'actualité à son époque, car les esclaves bien qu'étant des hommes, n'étaient pas toujours reconnus comme des hommes, mais il était impossible de nier qu'ils étaient des êtres sensibles. Cependant, nous pouvons légitimement croire qu'il pensait aussi clairement à la façon dont nous pouvions ou non traiter nos animaux. Et même s'il n'y pensait pas, la question, dans une optique utilitariste millienne, se pose de façon imminente.

III – Le bonheur est-il impossible ?

1) Animation et repos

D'autres objecteurs critiquent la doctrine utilitariste parce que d'une part, elle se fixe un but inaccessible, celui du bonheur, et d'autre part, parce qu'il n'y a pas de fondement du droit au bonheur. Ces objecteurs ajoutent que l'homme peut vivre sans bonheur et que le renoncement à ce dernier est nécessaire à la vertu. À ceci MILL répond que d'une part, le droit au bonheur n'a pas plus besoin d'être fondé que le droit à l'existence et que d'autre part, l'utilitarisme ne cherche pas seulement à augmenter le bonheur mais aussi à diminuer le malheur. La réfutation semble être facile et nous pourrions avoir l'impression que l'objection est présentée de façon partielle et partielle. MILL ajoute à cela que le bonheur n'est pas un état d'exaltation continu mais un état permanent et sûr. Une vie heureuse n'est pas une vie toute de ravissements, elle n'en comprend que quelques-uns et comprend aussi quelques douleurs passagères. MILL va apporter un point important dans sa doctrine en ajoutant que cette vie heureuse comporte un grand nombre de plaisirs variés avec une prédominance de l'actif sur le passif, de l'animation sur le calme, sans attendre de la vie plus que ce qu'elle peut donner.

3 John Stuart MILL, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 58.

2) Un appel au militantisme

Nous pouvons encore noter les influences des idées épicuriennes et stoïciennes sur la doctrine utilitariste de MILL car, comme nous le savons, les anciens disaient qu'il ne fallait pas se soucier de ce qui ne dépendait pas de nous mais agir sur ce qui dépend de nous. Le calme dont parle MILL a pour but de préparer l'animation : nous apprécions mieux l'état passif lorsque nous avons été actifs, et l'état actif, lorsque nous avons été passifs. C'est l'animation qui permet d'accéder aux jouissances nombreuses et variées. Cette activité, il faut la trouver dans la vie privée et la vie publique. Il faut s'attacher aux choses qui nous dépassent, en quelque sorte, car elles sont une source de jouissances inépuisables. Le fait de nous attacher à ce qui nous dépasse nous retire la peur de la mort. De plus, même quand cette dernière arrivera, ce n'est pas d'elle que nous nous soucierons mais de ce qui restera en vie. Donc pour MILL, si nous sommes malheureux de façon générale, c'est soit que nous sommes égoïstes, soit que nous sommes incultes, dans le sens où nous ne nous attachons à rien.

MILL affirme ensuite qu'une existence heureuse telle qu'il l'a décrite est le lot d'un grand nombre d'hommes, non un fantasme inatteignable de l'esprit, mais que les déplorables fondements de la société de son temps sont le principal obstacle pour qu'elle soit le cas chez tous les hommes. Pour lui, l'homme n'est pas nécessairement égoïste. Il y a cependant, à son époque précise-t-il, de grands maux tels que la misère et la maladie. Ils sont d'autant plus grands qu'on ne peut pas les prévenir. Il faut donc lutter pour progresser, c'est-à-dire réduire ces maux dans de plus étroites limites, et ces luttes sont sources de jouissances. Le passage est touchant où MILL nous explique que ces maux sont cause de malheur de par le fait qu'ils nous retirent les personnes sur qui nous avons fondé notre bonheur. Cela fait directement écho au décès de sa femme, trois ans auparavant, et pour qui il avait tant d'affection.

IV – L'utilitarisme n'exclut-il pas le sacrifice de soi-même ?

Certaines philosophies morales considèrent le sacrifice de soi comme constituant de la vertu. À la question de savoir si l'utilitarisme exclut le sacrifice de soi-même, MILL répond que ce qui est exclu est le sacrifice pour le sacrifice. Le sacrifice doit avoir une fin utile, le malheur sur soi doit être inférieur à la somme du bonheur

engendré, et dans ce cas-là seulement, il est des actions les plus honorables. Sans cela, le sacrifice est absurde car vain, et l'utilitarisme l'exclut en effet.

Cependant, bien que le sacrifice de soi ne soit pas nécessaire pour s'approcher de l'existence heureuse, il est peut-être néanmoins le meilleur moyen d'y contribuer dans l'état actuel des choses. Mais cela ne pose aucun problème, car c'est la conscience de ne pas pouvoir atteindre le bonheur parfait qui nous donne l'espoir d'atteindre le bonheur qu'il est possible d'atteindre. Le fait de ne pas se sentir soumis à l'infortune libère de l'anxiété. Pour Mill, la règle d'or de l'utilitarisme est la même que celle de Jésus de Nazareth : « Faire ce que nous voudrions que l'on nous fit, aimer notre prochain comme nous-mêmes... »⁴ Là encore, MILL affirme sa différence d'avec BENTHAM qui avait en horreur les religions.

Le sacrifice doit tendre, grâce au progrès des arrangements sociaux, à n'avoir plus aucune raison d'être. C'est à l'éducation qu'il incombe d'associer le bonheur personnel et le bien général, de faire en sorte qu'il soit habituel pour les hommes de contribuer au bien général et qu'ils y trouvent tous leur propre bonheur. Là encore nous retrouvons une idée qu'ARISTOTE exposait dans le livre II de son *Éthique à Nicomaque*, lorsqu'il disait qu'une bonne éducation devait habituer à être vertueux pour que l'agent finisse par tirer du plaisir à agir vertueusement, ce qui était à la fois la condition et l'indice de la vertu réalisée.⁵

V – L'idéal utilitariste est-il trop élevé pour l'humanité ?

Des adversaires de l'utilitarisme disent que l'idéal utilitariste est trop élevé pour l'humanité, en ce sens que pour être utilitariste, il faudrait que toutes les actions que nous faisons soient en vue du bien général. Or, ceci est un idéal impossible pour les êtres humains. MILL répond à cette objection en rétorquant que dire cela est confondre la règle de l'action et le motif de l'action. La très grande majorité de nos actions n'ont pas pour motif l'obéissance à la règle morale. D'ailleurs, aucune morale ne demande que cela soit toujours le cas. C'est une objection injuste et malhonnête. Pour Mill, la moralité d'une action ne réside pas dans l'intention. L'action de sauver un homme de la noyade, que cela soit pour le bien général ou pour en tirer des bénéfices personnels,

4 John Stuart MILL, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 66

5 ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, 1103 a 10 – 1105 b 20

reste une action moralement bonne. Nous pouvons remarquer l'opposition radicale à KANT pour qui la moralité d'une action résidait tout entière dans son intention.

De plus, MILL nous dit que c'est méconnaître l'utilitarisme que de dire que d'après cette doctrine, il faille agir de façon à toujours viser le bien général. La plupart des personnes n'ont pas les moyens de le faire. Le bien visé porte toujours sur un nombre de personnes déterminé. C'est de tous ces bien particuliers additionnés qu'est composé le bonheur humain général. Les personnes devant agir en vue du bien général sont en très petit nombre. Ce sont ceux dont les actes exercent une influence sur toute la société. Le devoir utilitariste, dans les actions quotidiennes de la plupart des gens, consiste surtout à s'abstenir de tout acte nuisible aux gens et à la société. En affirmant cela, MILL se détache une seconde fois de façon nette de l'utilitarisme de BENTHAM qui prétendait qu'il fallait toujours agir pour le plus grand bonheur du plus grand nombre, et ceci sans principes subordonnés.

VI – Les utilitaristes jugent-ils froidement les actes sans s'intéresser à l'agent ?

Certains opposants de l'utilitarisme reprochent aux utilitaristes d'être aveugles aux intentions de l'agent et de juger froidement l'action sans se soucier de lui. MILL répond que cela n'est pas totalement vrai. Les utilitaristes ont conscience que des actions moralement bonnes ne sont pas toujours le fait d'hommes vertueux et inversement, que des actions condamnables peuvent être le fait d'hommes qui eux, sont en revanche vertueux. Seulement, il y a une différence entre le jugement de l'action et le jugement de l'agent. En ce qui concerne le jugement de l'agent, les utilitaristes prennent en compte son intention dans l'action, et le jugement de l'action peut s'en trouver quelque peu modifié. Cependant, MILL reconnaît que les utilitaristes considèrent que ce sont les bonnes actions à répétition qui, sur une longue période, fournissent la meilleure preuve qu'un homme est vertueux ou ne l'est pas. Autrement dit, une action n'est pas jugée toute seule mais en considération des actions antérieures, voire postérieures.

MILL reconnaît aussi que certains utilitaristes se préoccupent trop exclusivement de l'action et de manière trop froide. Ces personnes tombent dans l'erreur car elles ont développé leurs sentiments moraux sans développer leurs sentiments de sympathie et leur sensibilité artistique. MILL pense ici peut-être à BENTHAM

mais surtout à son père, James MILL. Cependant, il ajoute qu'il vaut mieux commettre des erreurs dans ce sens plutôt que dans un autre. Même si les utilitaristes peuvent se tromper dans certains de leurs jugements par manque de certaines considérations, ceci est le lot de toutes les morales et de tous les hommes. Il n'y a pas à accuser la morale utilitariste en particulier.

VII – L'utilitarisme est-il une morale sans Dieu ?

Une certaine objection consiste à blâmer la morale utilitariste parce qu'elle est une morale sans Dieu. MILL est bref sur la réfutation de cette objection. Il dit que cela dépend tout simplement de la conception que nous avons de Dieu. Si nous considérons que Dieu est bon et qu'il veut le bonheur de ses créatures, alors la doctrine utilitariste n'est pas dépourvue de dimension divine. La révélation peut apporter quelque chose à la morale mais MILL ne semble pas défendre une interprétation littérale.

VIII – L'intérêt, l'utile et l'expédient, une place à l'exception

D'autres opposants reprochent à l'utilitarisme d'être une morale de l'intérêt et l'opposent ainsi à une morale fondée sur des principes. Seulement, là encore, il y a grande méprise. L'intérêt est compris comme l'expédient, c'est-à-dire l'intérêt particulier de l'agent, qui finalement est quelque chose de nuisible lorsque la maxime est universalisée, alors que l'intérêt utilitariste, c'est ce qui utile. L'expédient est différent de l'utile. L'utile ne se limite pas à l'intérêt personnel, bien qu'il s'agisse toujours d'un intérêt particulier étant donné qu'il est déterminé. MILL va critiquer l'interdiction radicale du mensonge chez KANT. En arriver à de telles conclusions est pour lui absurde. Rappelons-nous que KANT disait qu'il ne fallait jamais mentir. Il utilisait d'abord un argument utilitariste en rapport avec la prudence et ajoutait que, même sans le calcul des conséquences, l'impératif catégorique empêchait le mensonge parce que celui-ci supprimait toute confiance en la parole humaine. Pour MILL, si rien ne force une personne à mentir et qu'elle le fait quand même pour son propre intérêt, alors elle nuit à la confiance dans la parole humaine qui est essentielle à toute société. C'est une action des plus condamnables moralement. Cependant, si la personne y est forcée par une obligation morale parce qu'elle sait que ne pas mentir aurait des conséquences

supérieurement nuisibles au fait de mentir, alors il est meilleur de mentir. Le principe d'utilité doit servir de critère dans les cas particuliers pour savoir si la situation porte à l'exception.

IX – Pouvons-nous calculer, avant d'agir, les effets sur le bonheur général ?

Un grand nombre d'objecteurs s'insurgent contre l'utilitarisme en disant que nous n'avons pas le temps, avant d'agir, de peser les effets de notre conduite sur le bonheur général. Pour MILL, cela revient à dire qu'il est impossible de diriger sa conduite selon des principes chrétiens si l'on n'a pas constamment le Nouveau Testament sous les yeux. Pourtant, le fait est que cela a été le cas d'une grande partie de l'humanité pendant très longtemps.

MILL nous dit que les hommes, depuis les origines de l'humanité, ont appris par l'expérience à connaître de manière ferme les effets de leurs actes sur leur bonheur, que ces règles ont été inculquées et érigées en lois. Nous ne nous demandons pas à chaque fois que nous avons un différend avec quelqu'un, s'il est utile ou non de le tuer pour régler ce différend. Nous avons intégré dans notre pratique des principes subordonnés qui sont des moyens en vue de la fin. C'est au philosophe, et aux hommes en général, qu'il incombe de trouver de nouveaux principes secondaires ou de remplacer ceux qui sont déjà admis par de meilleurs. Se référer toujours au premier principe lorsque nous devons agir est une absurdité des plus grossières, et c'est comme si nous disions à des marins qu'ils ne peuvent pas naviguer parce qu'ils ne connaissent pas tous les calculs, en rapport avec l'astronomie, sur lesquels se fonde ce qu'ils doivent faire.

MILL devient assez dur dans les mots qu'il utilise à l'égard de ces objecteurs, et KANT en fait indirectement partie. Il affirme que raisonner ainsi c'est atteindre le plus haut niveau d'absurdité auquel soit arrivé la controverse philosophique.

X – L'utilitarisme n'engendre-t-il pas une argumentation interne malhonnête ?

Une autre objection formulée contre les utilitaristes consiste à dire que l'utilitarisme pousserait l'agent à argumenter de façon malhonnête pour son propre

intérêt et au détriment de celui des autres, au nom du principe d'utilité. Mais argumenter ainsi contre l'utilitarisme, c'est attribuer à l'utilitarisme des faiblesses humaines, faiblesses que l'on peut dans ce cas attribuer à toutes les morales car aucune ne peut les résoudre. Il est difficile de prétendre que c'est à cause du principe d'utilité que de tels conflits de devoirs surviennent chez l'agent. Au contraire, nous pouvons dire que c'est le principe d'utilité qui permet le mieux de résoudre ces conflits puisqu'il offre un critérium à nos actions, il peut servir de balance. Et même s'il est difficile à mettre en application certaines fois, cela vaut mieux que de n'avoir aucun critérium, comme c'est le cas pour l'impératif catégorique kantien. Pour terminer son deuxième chapitre, MILL nous indique que c'est souvent lorsqu'il y a conflit entre les principes secondaires que nous nous référons au premier principe et qu'en plus, lorsque nous le faisons, il est presque impossible que nous ne sachions toujours pas quoi décider.

Conclusion

Ainsi donc, MILL, après une brève présentation, dans le premier chapitre de *L'utilitarisme*, du problème moral et de l'objet de l'ouvrage, va rendre explicite sa propre doctrine utilitariste tout long du deuxième chapitre, en répondant aux objections qui ont été formulées à l'égard des utilitaristes. MILL n'apporte, spécifiquement dans ses idées, rien de nouveau dans l'histoire de la pensée humaine ; néanmoins, il redessine dans son ensemble le courant de la morale utilitariste. Il rompt déjà formellement avec BENTHAM dans les considérations qu'il a pour les pensées morales qui ne se prétendent pas être utilitaristes ; cependant, il rompt aussi clairement de façon essentielle. Le calcul des plaisirs ne se limite plus à un calcul quantitatif purement arithmétique, les plaisirs peuvent être inférieurs ou supérieurs les uns par rapport aux autres d'un point de vue qualitatif, et ceci avec une supériorité générale des plaisirs de l'âme sur les plaisirs du corps. MILL met au centre de sa philosophie le développement interne de l'individu et replace l'éducation au centre du problème social. L'altruisme semble être pour lui la seule issue possible pour un progrès des sociétés. Une volonté de réconciliation des différents courants de la philosophie morale, autour du principe d'utilité, est déjà

fortement marquée dans ces chapitres mais le sera encore plus dans la suite de l'ouvrage.

Bibliographie

- MILL John Stuart, *L'utilitarisme*, 4e édition (1871), trad. en ligne de Philippe FOLLIOU (2008).
- MILL John Stuart, *L'utilitarisme*, 4e édition, trad. de LE MONNIER (1889), Paris, Félix Alcan.
- MILL John Stuart, *L'utilitarisme*, 4e édition, trad. de George TANESSE (1988), Paris, GF Flammarion.
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, trad. de Richard BODÉUS (2004), Paris, GF Flammarion.
- ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, trad. de Pierre PENISSON (2007), Paris, Hatier.
- KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. de Victor DELBOS (1993), Paris, Le livre de poche.
- GODIN Christian, *La philosophie pour les nuls*, 2e édition (2007), Paris, First.
- LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 3e édition (2010), Paris, PUF.